



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2021

BONNE MÈRE

UN FILM DE
HAFSIA HERZI



SAÏD BEN SAÏD ET MICHEL MERKT PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2021

BONNE MÈRE

UN FILM DE
HAFSIA HERZI

1H39 - FRANCE - 2021 - SCOPE - 5.1

SORTIE LE 21 JUILLET 2021

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR
WWW.SBS-DISTRIBUTION.FR

**PROGRAMMATION
PANAME DISTRIBUTION**

laurence.gachet@paname-distribution.com
barbara.schweyer@paname-distribution.com
Tél. 01 40 44 72 55

**DISTRIBUTION
SBS DISTRIBUTION**

contact@sbs-distribution.fr
Tél. : 01 45 63 66 60

**RELATIONS PRESSE
H. ELEGANT**

Hassan Guerrar / Julie Braun
01 40 34 22 95
julie@helegant.fr / contact@helegant.fr

sbs
DISTRIBUTION

SYNOPSIS

NORA la cinquantaine, femme de ménage, veille sur sa petite famille dans une cité des quartiers nord de Marseille. Elle est préoccupée par le sort de son grand fils ELLYES, qui incarcéré depuis plusieurs mois pour des faits de braquage, attend son procès avec un mélange d'espoir et d'inquiétude. NORA fait tout pour lui rendre cette attente la moins insupportable possible...

ENTRETIEN AVEC HAFSIA HERZI

Pourquoi avoir choisi de filmer un portrait de femme, celui de la discrète Nora, comme sujet de votre second long-métrage : *Bonne Mère* ?

C'est une histoire que j'ai toujours voulu écrire. J'ai commencé le scénario en 2007. Ce personnage de mère-courage me fascine depuis que je suis petite. J'ai grandi seule avec ma mère qui était femme de ménage. J'ai perdu mon père très jeune. J'ai beaucoup d'admiration pour cette femme qui, quand on se réveillait le matin, avait déjà tout préparé pour nous, avant de partir travailler. Je voulais faire un film sur elle et sur ces femmes-là, qui s'oublie complètement pour leurs enfants, quelles que soient leurs origines.

D'où le titre : *Bonne Mère* ?

Avant de faire du cinéma et de voyager, je ne connaissais que cet endroit. J'ai grandi dans le quartier *Les Oliviers*, dans un immeuble juste en face de celui dans lequel j'ai tourné. Cette cité des quartiers nord m'a toujours inspirée. Je voulais immortaliser ces tours avant qu'elles ne soient détruites un jour, montrer les ambiances qui y règnent, faire entendre ses bruits. Pendant le tournage, on a posé des micros un peu partout, branchés même la nuit. On a obtenu une banque de sons incroyables, dont des bruits de poules, de coqs, de chats... Les animaux qui s'y trouvent, sont, comme la population, abandonnés. Visuellement je tenais à capter la lumière simple, belle et unique de cet endroit. Entre la luminosité et les sons, on s'aperçoit que cette cité dégage aussi un réalisme doux.

Tout le film baigne dans cette lumière-là ?

Oui. Il m'est arrivé de couper des scènes, uniquement parce que ce n'était pas pour moi la belle lumière. Ça virait à l'obsession au montage. Je suis passionnée, j'ai besoin de filmer, de mettre en lumière ces fantômes de la société qui peuplent les quartiers nord où j'ai grandi, de « raconter » comme un devoir, cette catégorie de population dont on ne parle pas. Je me suis rendue compte alors que mon quartier d'enfance était de plus en plus délabré, délaissé. Les gens qui vivent là sont isolés. Depuis sept ou huit ans il y a des crimes au quotidien ! Quand on faisait des repérages, on entendait tirer autour de nous. A mon époque il n'y avait pas toute cette violence extrême.

Est-il facile de tourner là-bas ?

J'ai pu y tourner uniquement parce que j'y ai grandi. J'ai filmé avec une petite équipe, j'aime travailler comme ça, et il est impossible dans cette cité de faire autrement si on veut restituer la réalité de ce qui s'y passe. Il faut se fondre dans le lieu.

C'est grâce à ce dispositif léger que vous avez pu tourner la scène où l'héroïne traverse un lieu de deal de drogue ?

Pour cette séquence mon frère, Mohamed, qui travaillait avec moi pour la première fois, s'est occupé de repérer le lieu. Il a trouvé un endroit de la cité où se déroulait effectivement du trafic et même un réseau de proxénétisme. C'est là que nous avons décidé de tourner notre séquence d'achat de drogue. On a posé les caméras à trois heures du matin et tourné dans la foulée les scènes en intérieur avec une équipe encore plus réduite, par discrétion. Des amis d'enfance ont fait la sécurité. On était nerveux. A l'aube, on a filmé les plans en extérieur et on est vite partis. C'était stressant, on avait peur de réveiller la cité.

Y a-t-il eu d'autres conditions particulières pour filmer dans ce quartier ?

On n'utilisait pas de talkies-walkies, pour ne pas être confondus avec la police. Pour le reste, filmer là-bas a surtout été une expérience d'entraide. Il y a énormément de solidarité entre les habitants qui vivent au milieu de beaucoup de pauvreté et de chômage. J'ai fait travailler les gens de la cité, je les ai aussi beaucoup filmés. C'était un tournage familial. Par exemple, le gardien d'immeuble était un ami d'enfance. Il nous a aidés à accéder aux toits. J'avais besoin de tourner un lever du soleil avec une vue panoramique. C'était le seul moment possible pour filmer de cet endroit, car le reste de la journée et la nuit, il y a sur tous les toits des guetteurs chargés de prévenir si la police arrive. C'était donc assez tendu, il a fallu partir très rapidement après avoir réalisé nos prises.

Et pour l'appartement de Nora ?

L'appartement, comme la cité, est un personnage à part entière. Il a été dur à trouver. Il ne fallait pas envahir les gens qui vivent là. On ne pouvait pas non plus prendre la place de quelqu'un en occupant un appartement viable. On a trouvé un appartement vide qui allait être détruit. On l'a entièrement aménagé. On a fait de la récup' ! Tout le monde a apporté des objets. J'ai beaucoup sollicité Halima Benhamed, qui interprète Nora, afin qu'elle me dise ce qu'elle en pensait, si elle sentait que le lieu était crédible.

Qui est Nora ? Comment l'avez-vous caractérisée ?

Nora est une femme digne, forte, qui n'a pas le choix, elle doit avancer. Elle est aussi rêveuse, avec ses moments de respiration, avec cette mélancolie qui l'accompagne. C'est une femme qui dégage quelque chose de doux face à la dureté de la vie. Je tenais beaucoup à cette douceur. Cela ne l'empêche pas d'avoir du caractère. Ce n'est pas une mère soumise, même si elle a mis complètement de côté sa vie de femme.

Comment avez-vous choisi Halima Benhamed ?

Pendant que je faisais le casting pour le rôle de la fille de Nora. Sabrina Benhamed, une des jeunes femmes venue auditionner, était accompagnée d'une femme d'une cinquantaine d'années qui regardait tout le temps au loin. Sabrina me dit que c'est sa mère. On fait connaissance et je lui propose de passer le casting pour le rôle de Nora. Elle refuse tout de suite en rigolant. Elle ne se sent pas comédienne. Je n'insiste pas. J'attends et je redemande. Nouveau refus. C'est une dame très timide. Je parviens finalement à la convaincre. Elle fait des essais et là c'est magique. Son regard m'a convaincue. Halima, c'est un coup de foudre artistique immédiat. Avant elle, j'ai auditionné de très nombreuses dames plus âgées. Mais leurs parcours de vie étaient trop marqués, trop empreints de souffrance sans retour. Je cherchais, certes, à restituer une réalité difficile, mais je voulais que l'on sente que rien, pour autant, n'est définitif dans ce qui attend Nora. J'avoue que je désespérais vraiment avant de rencontrer Halima. J'ai réécrit pour elle le rôle, en rajeunissant le personnage.

Comment s'est passé le tournage avec elle ?

Avec intelligence. J'ai eu l'impression de parler à une actrice professionnelle. Halima comprenait tout de suite les émotions requises. Elle a une présence et elle ne le sait pas. C'est quelqu'un qu'on a envie de regarder pendant toute la durée d'un film, et ce n'est pas donné à tout le monde. Elle a laissé pousser les racines de ses cheveux blancs, et arrêté de s'épiler les sourcils pour le tournage. C'était important, par souci de réalisme. Nora n'a pas un moment à elle pour s'acheter une couleur. Ça montre dans ses détails, la réalité de la vie de Nora. Elle ne peut se faire une couleur que tous les six mois seulement, par manque de temps, alors que les cheveux, c'est la féminité !

Et vous avez aussi engagé Sabrina Benhamed, la fille d'Halima, pour jouer le rôle de la fille de Nora...

Tous les comédiens de mon film sont des coups de cœur artistiques. Sabrina m'a touchée par son immédiate motivation pour le rôle. Je me suis vue, moi, il y a des

années, passant des castings. Sabrina est une travailleuse, elle est devenue une soeur. Sur le plateau on n'avait pas peur de se parler très directement. Et puis elle est magnifique, elle a un visage un peu d'époque, il dégage de la sensualité. J'adore les visages aux traits remarquables. J'aime les beautés qui ne sont pas classiques.

Comme votre premier film, *Tu mérites un amour*, *Bonne Mère* est aussi l'histoire d'un petit groupe. Pourquoi ?

Mon ambition était de filmer une histoire débordante à l'italienne, c'est-à-dire de l'humour dans un contexte de vie difficile, voire impossible, être joyeux pour dépasser la souffrance, quelque chose d'enchanté au cœur d'un contexte socialement insupportable. Comme dans le cinéma de Marcel Pagnol, tout vibre entre l'amour que chacun se porte au sein de ce groupe familial et amical, et un bordel ambiant avec disputes et humour. Je voulais raconter comment à l'état brut, ces personnages réels, malgré cette misère, génèrent de l'humanité, de la solidarité, des belles valeurs, retrouver la vie de mon enfance, quand on allait chez les voisins sans sonner, sans prendre rendez-vous. On se connaissait tous. Filmer cette famille avec toutes ses générations, tous ces petits et grands problèmes, était pour moi évident. Il y a le fils en prison, la belle-fille qui est là avec son fils ado, la fille-mère avec son très jeune enfant, le fils cadet qui se trouve très beau... et tous sont autour de Nora. Pour elle, c'est dur à porter toute cette famille, et en même temps, c'est son équilibre. Je voulais aussi montrer le côté marseillais, avec ses accents, ses conversations où tout le monde se coupe la parole en permanence.

Comment avez-vous travaillé les très nombreux dialogues ?

J'adore les gens bavards ! Alors que moi je ne le suis pas du tout. J'écoute beaucoup, et j'enregistre, je suis très curieuse de ce que les autres vont me dire et m'apprendre. Souvent on me dit : « *tu ne parles pas, t'es bizarre* ». Mais je suis comme ça. Par ailleurs j'aime les films très dialogués car ils me font oublier que je suis au cinéma. J'aime les mots, les paroles, me mettre aux terrasses des cafés pour entendre les gens discuter. Quand je parle avec des amis et qu'ils me sortent des phrases incroyables, je les note, et je m'en sers après, pour écrire mes scénarios. C'est une façon d'insuffler du naturel et du relâchement aux personnages. Je ne parle pas de dialogues de films, au sens classique où chacun fait une pause, attend que l'autre ait fini de parler. Cela peut être beau mais je préfère quand il y a au milieu des mots des hésitations, des accidents. Quand je dirige mes acteurs, je leur dis : « *si vous oubliez un mot, ou bafouillez, ou piquez un fou rire, ou rougissez, ne vous arrêtez pas, ne regardez pas la caméra, continuez !* » J'adapte aussi mes dialogues aux personnalités de mes acteurs, et tout est écrit avant chaque scène, ce n'est pas de l'improvisation.

Sur le plateau, est-ce que cela a été facile à gérer autant de personnages extravertis, cette vie collective ?

C'était super parce j'aime quand il y a du monde. Ils étaient tous comédiens amateurs, à l'exception du personnage de la tante. C'était un risque artistique permanent. On a fait beaucoup de répétitions, afin de créer un lien fort entre nous tous. Aujourd'hui je peux dire qu'on est unis pour la vie et que certains veulent continuer à jouer la comédie. C'est important pour moi, car si je n'arrive pas à aimer la personne qui se tient en face de moi, je ne peux pas la filmer. Ce sont aussi des gens dont la vocation, au départ, n'est pas de jouer la comédie. Cela pouvait être dur pour eux émotionnellement, car ils n'ont pas la technique de professionnels. Ils vont vraiment chercher leurs sentiments et parfois c'est étrange pour eux après les prises. Mais il y avait une belle solidarité entre nous tous, encore une fois, c'était très familial. J'étais comme une grande soeur, je n'avais pas peur de les engueuler !

Il y a aussi tout un travail sur les tous petits rôles secondaires...

Pour les petits rôles, mon frère qui gérait le casting, me conseillait. Il me disait : « *lui, tu peux le faire tourner une demi-heure, mais je ne suis pas sûr qu'il reviendra demain !* » Les voisins nous aidaient aussi. Si on avait besoin de quelque chose, un accessoire de cuisine, etc, on allait sonner chez eux. A la fin des prises, chacun aidait naturellement pour débarrasser le décor. Les parents des acteurs ont même fait de la figuration !

Vous montrez aussi un monde de débrouille, par des personnages qui ne se laissent pas abattre. D'où vient cette idée de ces jeunes femmes qui gagnent de l'argent en frappant des clients aisés lors de séances sado-maso ?

Il y a très longtemps, je devais avoir douze ans, la sœur d'un ami m'a raconté que des hommes riches la payaient pour assouvir leur fantasme sexuel : se faire humilier et frapper par une fille des quartiers. Elle m'avait montré sa garde robe, et tout ce qu'elle avait pu s'acheter grâce à ça. Je la voyais passer avec une belle voiture. Pour cette jeune femme ce n'était pas de la prostitution, elle se faisait peut-être l'illusion qu'elle dominait ces hommes. Pour moi, il n'était pas question de juger ça. Chacun fait ce qu'il veut. Mais je n'ai jamais oublié cette histoire et quand j'ai écrit *Bonne Mère*, j'en ai fait une trame, pas pour l'anecdote, parce que ça n'a rien d'anecdotique, mais pour montrer les conséquences de cette grande précarité sociale. C'est une réalité. Dans le film, j'ai tenu à ce que rien ne soit cru, sordide en ce qui concerne ces séquences-là. J'ai choisi d'ailleurs rapidement et d'une manière comique, que les choses tournent court. Ce qui m'intéressait dans tout cela, c'était de traiter de l'inconscience de ces filles qui pensent qu'elles vont avoir la belle vie en se débrouillant comme ça.

Comment avez-vous trouvé les jeunes femmes qui jouent ces séquences de discours fabuleux autour de cette histoire d'argent facile ?

Ces filles, je les adore ! Il y a Anissa Boubaker qui fait beaucoup de danse, et la chanteuse de rap Saathyra. Elles ont une énergie incroyable, mais elles n'ont rien à voir avec les filles qu'elles incarnent dans le film. Ce sont des rôles de composition, mais elles sont vraiment artistes. Mon frère a insisté pour que je les rencontre. Elles sont tellement inédites que j'ai écrit leurs personnages qui n'existaient pas initialement dans le scénario. Elles sont toutes très sensuelles, vivantes, et on n'a jamais entendu parler des filles comme ça ! Pour moi leur façon de s'exprimer, c'est de la poésie, leur poésie. C'est une langue à part entière. Ça apportait au film une vraie liberté. Et je voulais des femmes libres. Des femmes qui ne me disent pas : « *ah non, je ne peux pas dire ça, parce que j'ai peur pour ma réputation...* » Au contraire, ce sont des filles affranchies qui ont joué le jeu. Elles n'ont peur de rien.

Il y a aussi dans le film le monde extérieur : la prison dans laquelle le fils aîné purge sa peine, l'aéroport où Nora travaille, la maison de Viviane, la personne âgée dont Nora prend soin. Que représentent tous ces lieux ?

La réalité de cette vie quand on habite-là. Dans ces quartiers il y a beaucoup de jeunes en prison et beaucoup de mères seules qui prennent soin d'eux en allant les voir, en leur apportant des colis. Les scènes extérieures à la cité étaient importantes aussi parce qu'elles montraient que, même quand elle s'éloigne de chez elle, où Nora vit une vie de devoirs, elle n'en a pas fini avec les obligations. Que ce soit pour atteindre le parloir, ou pour pouvoir se rendre sur son lieu de travail à l'aéroport, ou monter dans le bus, la vie de Nora n'est que contrôle.

Le travail apporte aussi à Nora de l'amour, une seconde famille...

Oui. Il faut payer les factures, faire les courses... Nora est obligée de travailler. Elle le fait avec honnêteté et persévérance. Elle développe effectivement d'autres vies à l'aéroport ou chez Liliane, la vieille dame. Je me suis, là encore, souvenue de l'image de ma mère qui partait travailler à son collège où elle faisait le ménage. Et je me suis inspirée de l'exemple d'une amie qui m'a raconté son travail de femme de nettoyage dans les avions. Elle m'a expliqué comment elle avait toute une vie à part entière avec ses collègues, comment ils se faisaient des repas ensemble. La complicité dont elle me parlait me plaisait. J'aimais ces ambiances. Ils travaillent. Ils sont amis, et avant tout, ils se comprennent. J'étais sûre que ce serait beau à filmer. Et puis il y a aussi une belle métaphore de la vie de Nora. Elle nettoie les avions juste avant qu'ils ne s'envolent, et elle, elle reste au sol. Elle sait qu'elle ne voyagera sans doute jamais. Mais elle tient par la fraternité avec ses collègues de travail, et une fois qu'elle rentre chez elle, elle ne sort plus. Elle doit s'occuper de ses enfants.

Il y a également la complicité de Nora avec Viviane, la personne âgée dont elle s'occupe et qui est fan de Frédéric François...

Ma mère travaillait aussi chez des personnes âgées. Elle a perdu sa mère très jeune, alors elle se sentait bien avec ces vieilles dames. Elles entretenaient des relations toujours bienveillantes. Elles donnaient des vêtements, cuisinaient des gâteaux que ma mère nous rapportait. Pour moi, il était naturel que cette tendresse, cette amitié entre ces deux générations de femmes, qui ne sont pas du même milieu social, soient dans mon film. Nous avons un peu cette relation avec Denise, la vieille dame de quatre-vingt-six ans qui joue le rôle de Viviane. Elle était tellement impliquée qu'elle m'envoyait des vidéos d'elle en train d'écouter les disques de Frédéric François. Elle voulait me montrer qu'elle prenait très au sérieux son rôle. A la fin du tournage, elle m'a dit : « *Merci pour le souvenir que tu vas laisser à mes enfants et mes petits-enfants.* ».

Et pourquoi Frédéric François ?

Ma mère était fan de lui. On a grandi avec ses chansons. Je l'aime beaucoup. C'est toute une époque et une culture populaire. Il chante des belles chansons d'amour. J'avais envie qu'il participe à mon film !

Parlez-nous du travail sur le costume des personnages, et en particulier celui de Nora ?

Le vêtement de Nora doit être discret, simple et efficace. Elle doit aller vite. Elle a sa petite banane où elle range l'essentiel de ses affaires. Ça dit beaucoup de sa pudeur et de son manque de confiance en elle. Son apparence n'est pas sa priorité. Tout est pensé de façon pratique et raisonnable. Pour les autres personnages, je voulais qu'ils soient tous bien dans leurs corps pour pouvoir bien jouer. On a fait beaucoup d'essayage. Tout est réfléchi. Il faut que chacun soit le plus beau possible, sans que cela fasse « costume », et, en même temps il fallait que ce soient des vêtements qu'ils auraient pu acheter au marché par exemple.

Que vous a apporté ce second long-métrage ?

Une délivrance. Je suis contente d'avoir pu réaliser ce que j'ai écrit depuis des années, contente aussi de ne pas l'avoir fait avant. Je suis plus expérimentée aujourd'hui. Ce sont des années de travail, de réflexion, donc avoir pu mener cette histoire jusqu'au bout, oui, c'est un soulagement.

BIOGRAPHIE

HAFSIA HERZI

Révélee en 2007 par *La Graine et le mulet* d'Abdellatif Kechiche, Hafsia Herzi fait ses premiers pas au cinéma en tant qu'actrice. Elle obtient pour ce rôle le prix Marcello Mastroianni à la Mostra de Venise, le César du meilleur espoir féminin en 2008 ainsi que de nombreux prix d'interprétations dans le monde entier.

En 2010 elle réalise *Le Rodba*, son premier court métrage. *Tu mérites un amour*, son premier long métrage totalement auto-produit, est sélectionné à la 58^e Semaine de la Critique et obtient le Valois de la mise en scène au Festival d'Angoulême en 2019.

FILMOGRAPHIE

HAFSIA HERZI

EN TANT QUE RÉALISATRICE

2021 BONNE MÈRE

2019 TU MÉRITES UN AMOUR

Semaine de la Critique, Cannes 2019

Valois de la mise en scène, Festival d'Angoulême 2019

EN TANT QU'ACTRICE

2021 MADAME CLAUDE de Sylvie Verheyde

2021 SOEURS de Yamina Benguigui

2019 PERSONA NON GRATA de Roschdy Zem

2019 MEKTOUB, MY LOVE de Abdellatif Kechiche

2019 TU MÉRITES UN AMOUR de Hafsia Herzi

2016 SEX DOLL de Sylvie Verheyde

2015 PAR ACCIDENT de Camille Fontaine

2014 LE SAC DE FARINE de Kadija Leclerc

2014 CERTIFIÉE HALAL de Mahmoud Zemmouri

2014 WAR STORY de Mark Jackson

2013 ELLE S'EN VA de Emmanuelle Bercot

2013 LA MARCHÉ de Nabil Ben Yadir

2013 FUGUES MAROCAINES (EXIT MARRAKECH) de Caroline Link

2012 HÉRITAGE de Hiam Abbass

2011 JIMMY RIVIÈRE de Teddy Lussi-Modeste

2011 LE CHAT DU RABBIN de Joann Sfar et Antoine Delesvaux

2011 LA SOURCE DES FEMMES de Radu Mihaileanu

2011 MA COMPAGNE DE NUIT de Isabelle Brocard

2011 L'APOLLONIDE : SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE de Bertrand Bonello

2010 JOSEPH ET LA FILLE de Xavier de Choudens

FILMOGRAPHIE

SAÏD BEN SAÏD

PRODUCTEUR

2021 BONNE MÈRE de Hafsia Herzi

2021 BENEDETTA de Paul Verhoeven

2021 TRALALA de Jean-Marie et Arnaud Larrieu

2019 LES ENVOÛTÉS de Pascal Bonitzer

2019 FRANKIE de Ira Sachs

2019 BACURAU de Kleber Mendonça Filho et Juliano Dornelles

2019 SYNONYMES de Nadav Lapid

2018 PLACE PUBLIQUE de Agnès Jaoui

2018 PAUL SANCHEZ EST REVENU ! de Patricia Mazuy

2017 REVENGER de Walter Hill

2016 L'AMANT D'UN JOUR de Philippe Garrel

2016 AQUARIUS de Kleber Mendonça Filho

2016 ELLE de Paul Verhoeven

2016 TOUT DE SUITE MAINTENANT de Pascal Bonitzer

2015 L'OMBRE DES FEMMES de Philippe Garrel

2015 VALENTIN VALENTIN de Pascal Thomas

2014 MAPS TO THE STARS de David Cronenberg

2013 LA JALOUSIE de Philippe Garrel

2013 UN CHÂTEAU EN ITALIE de Valeria Bruni Tedeschi

2012 PASSION de Brian de Palma

2012 CHERCHEZ HORTENSE de Pascal Bonitzer

2011 CARNAGE de Roman Polanski

FILMOGRAPHIE

MICHEL MERKT

PRODUCTEUR

- 2021** BONNE MÈRE de Hafsia Herzi
- 2021** BENEDETTA de Paul Verhoeven
- 2021** TRALALA de Jean-Marie et Arnaud Larrieu
- 2019** FRANKIE de Ira Sachs
- 2019** BACURAU de Kleber Mendonça Filho et Juliano Dornelles
- 2019** IT MUST BE HEAVEN de Elia Suleiman
- 2019** LE TRAITRE de Marco Bellocchio
- 2019** SYNONYMES de Nadav Lapid
- 2019** LE PHOTOGRAPHE de Ritesh Batra
- 2018** LES FRÈRES SISTERS de Jacques Audiard
- 2018** THE DEATH AND LIFE OF JOHN F. DONOVAN de Xavier Dolan
- 2018** CAPHARNAÛM de Nadine Labaki
- 2018** AYKA de Sergei Dvortsevov
- 2018** HEUREUX COMME LAZZARO de Alice Rochrwacher
- 2017** MEKTOUB MY LOVE CANTO UNO de Abdellatif Kechiche
- 2017** ZAMA de Lucrecia Martel
- 2017** WESTERN de Valeria Griesbach
- 2017** L'AMANT D'UN JOUR de Philippe Garrel
- 2017** STRONG ISLAND de Yance Ford
- 2016** REVENGER de Walter Hill
- 2016** ELLE de Paul Verhoeven
- 2016** MA VIE DE COURGETTE de Claude Barras
- 2016** TONI ERDMANN de Maren Ade
- 2015** LIFE de Anton Corbijn
- 2014** MAPS TO THE STARS de David Cronenberg

LISTE ARTISTIQUE

NORA	Halima BENHAMED
SABAH	Sabrina BENHAMED
JAWED	Jawed HANNACHI HERZI
ELLYES	Mourad Tahar BOUSSATHA
AMIR	Malik BOUCHENAF
MURIEL	Justine GRÉGORY
MARIA	Maria BENHAMED
VIVIANNE	Denise GIULLO
LUDIVINE	SAAPHYRA
ANISSA	Anissa BOUBEKEUR
CORALIE	Noémie CASARI
ATOU	Waga Kodjinon Marthe LOBÉ
LILA	Lila ALLOUCHE
MARCO	Jean-Marc FIORE
LUIGI	Luigi DESIMONE
CORALIE	Noémie CASARI
VIRGINIE	Sophie GARAGNON
LE DENTISTE	Philippe LAYANI
AVOCATE	Régine BANET-DUCLOS
LA VOYANTE	Brigitte KAKOU
CARMEN	Carmen SANTIAGO

LISTE TECHNIQUE

Un film de **Hafsia HERZI**

Produit par **Saïd BEN SAÏD**

..... **et MICHEL MERKT**

Un scénario de **Hafsia HERZI**

Image **Jérémie ATTARD**

Son **Guilhem DOMERCQ (AFSI)**

..... **Rémi DUREL**

..... **Julie TRIBOUT**

Montage **Camille TOUBKIS**

1^{ère} assistante réalisatrice **Alexandra MAÏO**

Directrice de production ... **Marianne GERMAIN**

Ventes internationales **SBS International**



sbs
DISTRIBUTION